

## **Emporté par le temps** *Liverpool* — Canada [Québec] 2012, 1 h 53

Mathieu Séguin-Tétreault

---

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67404ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2012). Review of [Emporté par le temps / *Liverpool* — Canada [Québec] 2012, 1 h 53]. *Séquences*, (280), 51–51.

# Liverpool

## Emporté par le temps

Bien qu'elle débarque en plein dans l'air du temps avec son troisième long-métrage, **Liverpool**, un thriller estival formaté sur fond de nouvelles technologies et d'eau de rose, Manon Briand rate en grandes pompes son retour attendu sur les écrans, après

Mathieu Séguin-Tétréault

Le pitch: une préposée au vestiaire du bar Liverpool et un client régulier se retrouvent plongés au cœur d'une affaire criminelle. À la fois romance asexuée, *road movie* d'espionnage et film noir pop à saveur urbaine, ce *feel good movie* assumé brasse gauchement les genres et empile les ruptures de ton, les péripéties rocambolesques, les invraisemblances, les raccourcis scénaristiques. Évoquant le registre poids plume et les revirements inconséquents sans réels enjeux émotionnels et dramatiques des films pour enfants — on pense surtout aux *Contes pour tous* et à la série *Les Intrépides* —, le récit expédie une intrigue insipide dont l'aboutissement conduit, on s'en doute, au bien qui triomphe du mal, à l'idylle amoureuse (inondation sentimentale tout de même plus tempérée que l'affreuse finale pastel de *2 Secondes*) et, rien de moins, à l'exportation illégale des déchets électroniques vers les pays en voie de développement (mégalomanie scénaristique déjà au cœur de *La Turbulence des fluides*, trip érotico-ésotérique dont l'invraisemblance confinait au risible).



Une idylle romantico-sociale inoffensive

Car malgré une ostentatoire nostalgie sixties (la photographie et la direction artistique vintage, le tube éponyme de Renée Martel qui joue en *loop* et le clin d'œil *random* à *Bande à part* de Godard), **Liverpool** s'enracine dans le présent à grands coups d'ordinateurs et de téléphones portables (GPS, Internet, texto, Tweet, Facebook, iPod, iPad, etc.), la quasi-totalité des séquences recourant excessivement à la technologie. Avec la délicatesse d'un bulldozer, Briand tantôt condamne l'omniscience, la dépendance et la pollution technologiques (à la fois humaine et environnementale) dans des envolées réactionnaires et moralisatrices, tantôt, *a contrario*, louange le rôle des médias sociaux dans l'échange de l'information et la mobilisation. Authentique citoyenne politisée, elle s'attaque aussi à la corruption gouvernementale, à l'aveuglement du corps policier et à l'indolence journalistique, en passant par le scepticisme envers les institutions d'une génération tout entière, d'une jeunesse solidaire contestant un monde pourri et individualiste. Écrit et réalisé avant la crise

étudiante québécoise, ce patchwork «engagé» vise dans le mille, il faut bien l'avouer, en rappliquant assurément au moment idéal, faisant écho au climat national ambiant. Et si la cinéaste signe pourtant elle-même ce scénario prémonitoire qui sonde l'imposture et les fausses identités propres à l'ère technologique, on peine à reconnaître sa signature dans cet objet conforme qui atteint des sommets dans le placement de produit, toute la gamme des gadgets Apple y paradant.

Car malgré leurs défauts irrémédiables (et le pluriel importe ici), les deux opus précédents révélaient tant bien que mal un regard, une sensibilité, en dépeignant la rencontre d'âmes esseulées, blessées, qui se découvraient, s'appréciaient (le duel entre la cycliste et le réparateur de bicyclette dans *2 Secondes*, entre la sismologue et sa collègue lesbienne dans *La Turbulence des fluides*). Et si Charlotte Laurier et Pascale Bussières, héritières d'une cinématographie nationale considérable, traduisaient toute la complexité de ces puissants personnages de cinéma, Stéphanie Lapointe campe une jeune fille provinciale unidimensionnelle, tristement définie par sa timidité, sa banalité, et cabotine en faisant les yeux doux à son soupirant. Et avec sa voix suraiguë de gamine ingénue et son air constipé qui évoque celui d'une pucelle visitant Disney World, l'ex-star-académicienne préside un casting qui nous confronte à la présence de Louis Morissette déguisé en businessman insidieux et à la réhabilitation à l'écran de Tony Conte.

Fourre-tout romantico-social inoffensif collé sur l'actualité qui passe du rétro au techno, **Liverpool** témoigne du dynamisme d'une jeunesse unie et contestataire sans jamais égaler la vitalité du cinéma québécois contemporain. Avec sa narration en voix-off qui répète ce que l'image dit déjà, son montage clinquant, ses cadrages alambiqués, ses effets sonores appuyés et sa musique tonitruante aux accents hitchcockiens qui nous persuade en vain de la panique qui se joue à l'écran, ce «film d'auteur» affecté et impersonnel s'écarte de la belle mouvance du cinéma québécois (pour ne nommer qu'eux: Côté, Lafleur, Giroux, Desrape, Ouellet et Dolan qui, aussi irritante qu'elle puisse l'être, impose une personnalité). Et révèle les limites d'une cinéaste inapte à se dissocier de cette fameuse *nouvelle vague* du cinéma québécois des années 1990 dont elle était l'une des ambassadrices, ce «cinéma du Plateau» bourré de tics qui, rétrospectivement, paraît terriblement suranné. Et tel sera le sort réservé à ce **Liverpool**.

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée**: 1 h 53 — **Réal.**: Manon Briand — **Scén.**: Manon Briand — **Images**: Claudine Sauvé — **Mont.**: Richard Comeau — **Mus.**: Ramachandra Borcar — **Son**: Claude La Haye, Pierre-Jules Audet, Luc Boudrias — **Dir. art.**: David Pelletier — **Cost.**: Judy Jonker — **Int.**: Stéphanie Lapointe (Émilie), Charles-Alexandre Dubé (Thomas), Louis Morissette (David), Gilles Renaud (Bertrand Lemieux), Tony Conte (Séducteur Marco), Giovanni Apollo (Paul Perreta), Sébastien Gauthier (Buzz) — **Prod.**: Roger Frappier, Luc Vandal — **Dist.**: Remstar.